

## Les résonances d'un rapport personnel avec la nature dans les nouvelles de Madeleine Ferron

*Rebecca L. RAMSAY* \*

---

**Résumé :** Dans plusieurs des nouvelles de l'auteure québécoise Madeleine Ferron, à travers un rapport personnel avec la nature, les personnages découvrent des ressources spirituelles innées. Celles-ci créent des transformations bénéfiques pour ces mêmes personnages avec des résonances à la fois émotionnelles et spirituelles. Les descriptions animées et poétiques invitent le lecteur à partager ces moments transformateurs.

**Mots clés :** nature, spiritualité, Québec, Madeleine Ferron

---

L'œuvre de Madeleine Ferron, née en 1922, n'est peut-être pas aussi bien connue que celle de son célèbre frère, Jacques. Néanmoins, deux de ses trois romans ont été cités pour des prix nationaux, et en 1967, elle a reçu le premier prix du Concours de nouvelles historiques de *Châtelaine* avec « Napika ». Elle a collaboré à plusieurs études historiques et ethnographiques. Quelques-uns de ses cinq recueils de nouvelles ont figuré sur les listes de livres les mieux vendus, et deux ont été réédités (Bélanger, 2002)<sup>1</sup>.

---

\* Rebecca L. Ramsay détient une maîtrise en *Liberal Arts* de Harvard Extension School (1997). (Note de la rédaction : texte accepté, en 2006, par l'ancienne équipe éditoriale.)

<sup>1</sup> Bélanger (2002) inclut une bibliographie détaillée de l'œuvre de Madeleine Ferron.

### **Une question de foi**

Pendant une entrevue avec Lucie Joubert pour *Arcade*, Madeleine Ferron a révélé que le ton ironique caractérisant beaucoup de ses ouvrages vient peut-être d'un manque de foi formelle en face de la mort (Joubert, 2001 : 67, 69). Le climat familial des Ferron était plutôt libéral, n'exigeant pas une adhésion trop stricte à l'Église catholique. Leur père, notaire, contestait parfois la manière de faire du curé de leur ville natale, Louiseville, et critiquait le sermon<sup>2</sup>. Cette attitude indépendante envers le pouvoir clérical se manifeste plus tard dans la population québécoise en général par une désaffection répandue vis-à-vis de l'Église au début des années 1960, la décennie du retour des libéraux au pouvoir et de ce qu'on a appelé, ensuite, la Révolution tranquille. Dans une étude sur l'affaiblissement de l'adhésion à la religion traditionnelle et sur la quête d'un substitut, Daniel Tanguay a parlé du « désarroi spirituel » et du « vide énorme » des Québécois après qu'ils ont levé l'ancre représentée par la religion traditionnelle (Tanguay, 2001 : 119).

Adopter une attitude ironique envers la mort et d'autres déceptions n'est pas l'unique moyen de défense de l'auteure en manque d'une foi formelle. Les expériences de quelques-uns des personnages dans ses recueils de nouvelles témoignent d'une autre forme de défense : une spiritualité innée animée par la nature. Cette faculté encourage les transformations bénéfiques avec des résonances à la fois émotionnelles et spirituelles.

### **Correspondances entre sa vie et son œuvre**

La nature a toujours joué un rôle important dans la vie et, par conséquent, dans les écrits de Madeleine Ferron. La famille passait ses vacances d'été à Saint-Alexis-des-Monts, où les enfants avaient un herbier (Ferland, 1989) et s'amusaient à « circuler d'un lac à

---

<sup>2</sup> Jacques Ferron raconte « que la critique du sermon hebdomadaire devint même, à la longue, une sorte d'exercice familial autour de la table du dimanche » (Olscamp, 1997 : 121).

l'autre » (Ferron, 1981 : 9). Après son mariage avec Robert Cliche, Madeleine s'éprend de la région de la Beauce, où le jeune ménage s'est installé. Elle en fait des éloges dans le préambule de son troisième recueil, *Histoires édifiantes* (Ferron, 1981 : 7–20). Environ trente années plus tard, quand elle a déménagé dans la ville de Montréal, elle a continué de repérer des sites naturels pas encore développés, qui sont devenus, grâce à sa détermination, des sanctuaires en plein air (Ferron, 1995 : 77–79). De plus, elle a appuyé les efforts fournis pour sauvegarder certaines ressources naturelles. Par exemple, elle a été signataire de la pétition de 2002 contre les petits barrages hydroélectriques privés dans les rivières québécoises<sup>3</sup>. Jean Royer a interviewé Madeleine Ferron au sujet de son roman sur la région de la Beauce, *Le Chemin Craig*. Même si elle en est venue à aimer les habitants, elle a dit : « la nature est pour moi aussi importante que les personnes qui y vivent » (Royer, 1998 : 112).

Dans l'ensemble de l'œuvre de Madeleine Ferron, l'importance de la nature se manifeste sur plusieurs plans. Parfois, elle utilise les phénomènes naturels pour rehausser l'effet dramatique, dans les histoires surnaturelles en particulier, ou pour conférer un ton lyrique à un passage. Quelques nouvelles ont pour thème les liens intrinsèques entre les habitants des communautés rurales et la nature<sup>4</sup>. Dans d'autres nouvelles, les descriptions des caractéristiques naturelles typiques accroissent le réalisme des lieux, ce qui rend plus vraisemblables les histoires. La nécessité de défendre la vie campagnarde ou un espace vert urbain contre un développement industriel débridé fait partie de l'intrigue dans quelques nouvelles<sup>5</sup>. Toutefois, le sujet de cette étude sera les résonances émotionnelles et spirituelles d'un rapport avec la nature.

---

<sup>3</sup> Nature Québec (2002).

<sup>4</sup> Dans son introduction à la réédition du recueil, *Cœur de Sucre*, Aurélien Boivin a parlé des éloges de la campagne beauceronne faits par l'auteure, qui pourrait alors être qualifiée d'auteure régionaliste (Ferron, 1988 : 7–8).

<sup>5</sup> Deux de ces nouvelles en particulier sont à prendre en considération : « Les vendeurs du temple » (Ferron, 1987 : 103–111) et « Le ballon » (Ferron, 1994 : 19–32).

### **Un rapport avec la nature**

Développer un rapport personnel avec la nature peut engendrer une sensibilité botanique comme celle d'Irène dans la nouvelle « L'Orgueilleuse », provenant du recueil *Le chemin des dames* (Ferron, 1994) :

Plusieurs plantes de son herbier n'étaient pas encore identifiées, parmi les espèces qui croissaient dans les alentours. Irène en était confuse comme d'une impolitesse. Reconnaître les choses et les êtres qui nous entourent, assurait-elle, crée des liens affectifs qui augmentent la valeur de l'existence. (*Ibid.* : 119.)

Au lieu de se sentir comme un organisme isolé, l'être humain peut avoir le sentiment humble, mais en même temps ennoblissant, de faire partie de toute la création.

Pour les personnages dans ces nouvelles, le développement d'un tel rapport avec la nature arrive lors d'une promenade, en contemplant les fleurs dans un jardin, les étendues d'un parc, ou en faisant une randonnée forestière en raquettes. Ce qu'il y a de commun entre ces expériences est un ralentissement qui permet de ressentir l'ambiance naturelle et d'observer de plus près les phénomènes naturels. Les aspects sensoriels comme le son, la lumière, la couleur, l'odeur, la température et la texture contribuent à une réponse poétique accompagnée de résonances émotionnelles et spirituelles, parfois suivies d'observations philosophiques.

Les états émotionnels et spirituels qui figurent dans ces nouvelles peuvent être organisés dans un ordre progressif, selon leur intensité. Allant du plus doux au plus exubérant, nous avons : la tranquillité, la transcendance, la consolation, le contentement, l'harmonie, le bonheur, la grâce, l'espoir, la plénitude, l'émerveillement, la reconnaissance, l'enthousiasme, la joie et l'extase. Cette étude suivra à peu près ce même ordre. Dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Jean-Jacques Rousseau (1998) raconte des expériences similaires, qui l'ont aidé à restaurer en lui un sentiment de bien-être.

Marie, dans la nouvelle « Le matin », provenant du recueil *Un singulier amour* (Ferron, 1987), arrive à atteindre un état de conscience très pur, voire transcendant. Captivée par l'odeur des roses entrant par la fenêtre, elle décide, plutôt que de respecter son intention d'écrire, de faire une promenade à sa destination coutumière : le belvédère de la rue Saint-Denis, sur les hauteurs de la ville de Québec :

Elle s'y installe, face à l'immensité du fleuve, comme une contemplative dans la cour de son cloître. Elle demeure ainsi jusqu'à la complète vacuité de son âme, qui peu à peu est envahie du besoin de n'être plus que sentiments et sensations. Comment peut-on en arriver, dans la vie, à désirer autre chose ? Pourquoi s'embarrasser d'écriture et de questions métaphysiques ? (*Ibid.* : 24–25.)

Ce site, avec la vue panoramique sur le Saint-Laurent, a une dimension sonore : « La rumeur diffuse de la ville est comme un bruit de fond. Au premier plan, on entend le roucoulement perlé des pigeons et, venant des bosquets du parc, les vocalises des pinsons chanteurs » (*ibid.* : 29). Ainsi, sous l'influence de l'ambiance naturelle libérant l'esprit, Marie ressent une purification de l'âme.

Favoriser un rapport avec la nature peut fournir un moyen de surmonter des troubles émotionnels. Ceci arrive dans cinq des nouvelles. Dans un premier exemple provenant de la nouvelle « L'écharde » (Ferron, 1981), la narratrice parle de l'importance affective de savourer des moments paisibles offerts par la nature :

Quand le soleil est de faction au-dessus de la colline côté ouest de la rivière, le versant opposé, où j'habite, s'engourdit d'une paix lumineuse, tiède, réconfortante. Le monde se referme sur un univers tout personnel et l'âme, délestée d'un surcroît de peine, se calme, s'immobilise dans le présent et consent à se laisser aspirer par l'aura ambiante. Il faut profiter avec passion des jours fastes de la vie ; ils emmagasinent à notre insu des réserves d'énergie qui serviront d'antidote au désespoir le plus aigu. (*Ibid.* : 23–24.)

Cette expérience ressemble à celle de Marie dans la nouvelle précédente. En se soumettant aux effets salutaires de la nature, comme ce doux rayonnement solaire, chacun des personnages trouve la tranquillité. La narratrice, dans « L'écharde », constate que ces effets bénéfiques peuvent être prolongés dans l'avenir.

Dans « La petite heure » (Ferron, 1987), la narratrice essaie de s'éveiller pour se tirer du cauchemar qui la hante. En ouvrant les yeux, dans une chambre baignée de soleil, elle retrouve « la rassurante évidence du jour qui commence » (*ibid.* : 191). Les bruits de la nature l'aident également à retrouver un certain calme : « Le chant de l'oriole, qui niche dans l'arbre de mon voisin, se noue doucement à mon angoisse et la tire lentement vers un espoir encore diffus » (*ibid.* : 191). Mais en dormant de nouveau, elle sombre encore dans un cauchemar surréaliste. Le changement de décor dans le cauchemar opère une modification de ton, du mode majeur au mode mineur. Au lieu d'une chambre ensoleillée, il y a un ciel bas d'automne, d'un « gris opaque » au lieu de bleu. Les arbres sont défeuillés, et le petit jardin est inondé d'eau jusqu'à la hauteur du balcon, ce qui confère un aspect surréel à la scène du cauchemar.

Cette femme du songe, douloureusement affligée, doit regarder l'arrivée d'une barque funèbre au balcon et six rameurs qui traversent la chambre en emportant un cercueil avant de s'évanouir dans le corridor brumeux. En s'éveillant encore une fois, la narratrice se lève. Au dernier paragraphe, le mode majeur prédomine à nouveau :

Mon balcon est inondé de soleil. Le ciel est tout lisse et une brise, légère comme un souffle d'enfant, promène des éclats de lumière sur les murs de ma chambre. La vie me reprend au creux de ce matin lumineux. Et me voilà conquise par les notes cristallines qu'égrènent de fragiles gosiers d'oiseaux. (*Ibid.* : 196.)

La narratrice, qui avait sombré dans la tragédie du cauchemar, est ressuscitée par l'effet réconfortant du matin printanier.

« La Fête de Famille I », qui provient du recueil *Le grand théâtre* (Ferron, 1989), est l'histoire d'une réunion organisée pour

fêter le jour de l'An au vieux camp familial forestier. La veille, Irène part pour une randonnée en raquettes :

Elle se rend toujours jusqu'à la ligne de démarcation qui limite la « terre à bois », puis s'arrête pour reprendre son souffle et se réjouir de sentir, intacte en elle, cette faculté d'émerveillement qui lui fait éprouver simultanément de la reconnaissance, sans trop savoir à qui la témoigner. Elle hume l'air frais, s'en rince longuement les poumons, puis fait demi-tour. Les pistes dans les sous-bois sont si fraîches qu'on dirait toutes les bêtes nées de la dernière nuit ! La forêt a retrouvé sa beauté originelle avec cette neige toute fraîche, pense-t-elle, exaltée. (Ferron, 1989 : 43-44.)

Cette balade hivernale ressemble au yoga, selon lequel la respiration est à la base d'une pratique spirituelle. En effet, le mot, « esprit » vient du mot latin « *spiritus* » pour « souffle ». Irène « s'arrête pour reprendre son souffle », elle « hume l'air frais » et elle se « rince longuement les poumons » (*ibid.* : 43). Ainsi, elle éprouve un sentiment de bien-être général, entourée par la pureté et la fraîcheur de l'environnement forestier enneigé. Son émerveillement reconnaissant a l'innocence d'un enfant découvrant le monde, avant d'avoir appris à prononcer un mot pour son créateur.

Une dispute acharnée pendant le repas est interrompue quand le fond d'un pot cède, laissant glisser sur la table les fèves au lard et une perdrix. Après cet incident, la plupart des convives décident que c'est le bon moment pour partir du camp. Bouleversée par ces événements, Irène essaie de retrouver son équilibre :

Elle demeure à la fenêtre à regarder le chemin maintenant désert, la neige qui devient bleutée sous les reflets de la lune. Elle a toujours aimé ce préambule de la nuit, quand des lueurs roses traînent encore dans le ciel alors que les forêts sont déjà d'une telle opacité ! Elle s'efforce d'y concentrer son attention pour se calmer. (*Ibid.* : 57.)

Ses enfants Marie et Paul avaient décidé de rester, mais ils sont momentanément sortis, et leur enfant s'était couché tôt. En se réveillant, le silence l'effraie, et il pleure. Pour le consoler, Irène le

porte dans la chaise berçante près de la fenêtre et lui montre la lune en croissant :

Elle n'en revient jamais de l'apaisement que peut apporter la présence d'un enfant, se dit-elle doucement en regardant la lune entre ses paupières demi-closes. Quand Marie et Paul reviennent, la chaise berce encore légèrement, mais Irène s'est endormie. (Ferron, 1989 : 58.)

Pour mieux s'accorder avec la nature, autant que possible, il faudra vivre aux rythmes diurne et nocturne.

« Pages de journal » (Ferron, 1987) contient des observations d'une dame qui vient de déménager de la campagne à la ville et qui essaie de s'adapter à ses nouveaux environs. La réussite de sa quête d'espaces naturels doit rester approximative. Elle découvre un boisé préservé, malgré les promoteurs, avec des vestiges d'agréments naturels : « Ce n'est évidemment pas la forêt, mais en fermant les yeux, en me concentrant sur les odeurs et les bruissements immédiats, je parviens à m'en donner l'illusion » (*ibid.* : 133).

Après une rencontre désagréable avec la maîtresse de poste, la narratrice retourne chez elle et se calme en regardant par la fenêtre. Elle a une vue sur un parc où, le matin, des Chinois font le « taïwa » « avec une douce et placide élégance qui transforme les lieux en sanctuaire » (*ibid.* : 134). Cet après-midi en question, elle s'est réjouie des petites récréations des gens de tous âges fréquentant le parc : « La vie joue ses cartes roses. J'en suis toute réconfortée » (*ibid.* : 139).

La maladie d'une sœur est le sujet de « Et Victoria dépose sa coupe » (Ferron, 1989). Irène rend visite à Victoria à l'hôpital. Entre le stationnement et l'hôpital, Irène s'arrête devant les lilas bordant la route. Elle remarque l'intensité de la couleur de ces lilas à doubles pétales et imagine la réaction qu'aurait sa sœur devant cette profusion de beauté :

Victoria en raffolerait, c'est certain. Elle dirait, impatiente et autoritaire, "Arrête-toi que nous profitons de cette odeur. Tu sais que je l'aime". Elle irait près de l'arbre. De son élégante et longue main, elle abaisserait une branche pour mieux humer la grappe capiteuse, et une joie



profonde irradierait son long visage. Victoria était riche de tout ce qui ne s'achète pas. (*Ibid.* : 131.)

Les lilas deviennent un prétexte pour partager un moment intime virtuel avec sa sœur, pendant lequel elle ressent la capacité de Victoria de se réjouir des beautés naturelles. Ces réflexions aident la narratrice elle-même à ne pas être trop accablée par la condition physique de sa sœur. Malgré la situation déprimante, Irène arrive à lui offrir des mots consolants.

Le recueil *Cœur de sucre* (Ferron, 1988) contient un des premiers exemples d'un rapport personnel avec la nature dans « Le jour inachevé ». Élise se lève pour découvrir une journée exquise dans la région de la Beauce. La lumière de la fin d'été est diffuse, et l'air est serein :

Les parfums des fleurs étaient distincts, séparés en colonnes immobiles et inégales ; elle les identifia tous, du plus doux au plus capiteux. L'immobilité du temps gardait à chacun son entité ; elle n'eut pas besoin d'aller humer les parfums au creux des corolles ; ils étaient là, cernés, allongés au-dessus des fleurs et enivrants. (*Ibid.* : 87.)

Pour Élise, la magnificence des roses symbolise l'apogée de l'été : « C'était l'épanouissement du mois d'août, la plénitude de l'offrande dans l'harmonie la plus parfaite. Elle se sentit heureuse, accordée à toutes les vibrations » (*ibid.* : 87). Pareille à Marie dans « Le matin » et à la narratrice dans « L'écharde », Élise est imbuée de l'ambiance du jardin. De plus, l'évocation du sens du toucher a l'effet de rendre plus intime son rapport avec la nature. En recouvrant une racine exposée, elle ressent la tiédeur de la terre : « Immobile, subjuguée, partie indivisée du mystère charnel de la nature, elle sentit battre en son ventre le cœur de la terre. Élise pensa : "C'est ça l'état de grâce !" » (*ibid.* : 87-88). Elle semble éprouver ce sentiment pour la première fois. D'habitude, c'est à l'église, en faisant ses prières, qu'on espère ressentir la grâce de Dieu. Toutefois, l'épiphanie d'Élise survient en plein air, alors qu'elle est entourée de splendeurs naturelles, en contraste avec l'espace clos et ténébreux de l'église. Ironiquement, ainsi libérée de

tout l'apparat des cérémonies religieuses formulé pour convoquer un état de grâce, Élise arrive enfin à le sentir.

La contemplation de la nature peut engendrer l'émerveillement et l'espoir comme dans « Dolorès I » (Ferron, 1987). Une orpheline de seize ans est une servante chez un couple, les Lafond, au lieu d'être hébergée dans un orphelinat. Le couple la submerge de travail, sauf le dimanche quand ils l'amènent avec eux dans le Chevrolet à l'église baptiste de Thetford. Dolorès éprouve un grand plaisir à faire ces escapades : « Les moments d'enchantement, si furtifs soient-ils [...] sont suffisants pour alimenter cette faculté qu'elle a de s'émerveiller » (Ferron, 1987 : 55). La journée en question, elle est assise sur la banquette arrière :

Le dimanche est d'une limpidité étonnante. Dans les échancrures de la forêt, grâce aux étendues de terre cultivée, elle peut voir l'opulente vallée Méchatigan, comme si elle survolait la rivière qui s'incurve avec tant de douceur. Aujourd'hui, tout est à portée de son regard. La nature est changeante. Comme la vie peut-être ? Elle sourit, accrochée à ce moment d'espoir et de bien-être. Subitement, tout paraît simple et facile. (*Ibid.*)

Elle peut aussi regarder « quelques nuages ronds, si blancs, si surprenants dans le bleu intense du ciel » (*ibid.* : 56). En regardant les nuages et la variété de fleurs à côté de la route, elle baisse la vitre pour pouvoir sentir le parfum du trèfle. Malgré les échanges contrariés entre les Lafond, Dolorès reste imperturbable en se créant un espace qui lui est propre : « Elle prend une grande respiration et réintègre ce coin douillet d'elle-même où elle peut, tout à son aise, s'enthousiasmer de ce dimanche lumineux » (*ibid.* : 58). Ce voyage en auto, offrant à la vue des étendues campagnardes, des formations nuageuses, puis des odeurs parfumées, élargit les horizons de Dolorès, lui permettant de croire à l'amélioration de ses conditions de vie, ce qui arrivera dans la nouvelle « Dolorès II ».

Un voyage sur le Saint-Laurent est le sujet de la nouvelle « Le parapluie rose avec une bordure mauve » (Ferron, 1989). La narratrice aide une dame de 84 ans à reconstituer son passé après une commotion cérébrale. La vieille dame a grandi à Percé, d'où,

chaque automne, elle devait faire un voyage de cinq jours sur le Saint-Laurent jusqu'à la ville de Québec, où elle était en pension. De sa fenêtre, la dame peut voir ce même fleuve et, quand le temps est brumeux ou pluvieux, elle le transforme en mer, ce qui lui rappelle l'étendue illimitée au seuil de sa ville natale. Métaphoriquement, un fleuve se rendant jusqu'à la mer peut symboliser le parcours d'une vie. Dans son cas, la mer a littéralement été là au début de sa vie. Alors, le retour à l'origine familiale, à travers ses souvenirs, coïncide avec l'approche de la fin de sa vie sur la terre. La narratrice découvre que le souvenir du quai de la ville natale ranime l'esprit de la vieille dame et amorce une suite de souvenirs des membres de sa famille, dont ceux de sa mère sont les plus émouvants. Ceci illustre combien un lien à une terre ancestrale est significatif. Un voyage en particulier remonte souvent à sa mémoire, celui où le bateau s'était immobilisé pendant quelques heures à cause de la glace. La dame n'arrive pas à reconstruire tous les détails, mais en assistant au récit, la narratrice elle-même est transportée sur le bateau, en ce lieu lointain :

À la regarder, j'arrive à partager les sentiments de plénitude et de fascination qu'elle semble éprouver. Je suis là, avec elle, sur le pont du *Lady Ann of Gaspé* et nous voguons sur une mer où tout n'est que sensations. Qu'importe après tout que je sache la routine à bord, l'aspect des cabines et le genre des passagers ! Nous nous frayons un passage parmi les glaces qui s'entrechoquent contre la coque du bateau ayant enfin réussi à quitter le quai. (Ferron, 1989 : 147-148.)

Ainsi, quelques défaillances mentales ne peuvent entraver la suite de souvenirs plus que la glace, le progrès du bateau. À l'aide de la narratrice, la dame âgée réussit à faire ce voyage imaginaire sur le grand fleuve, grâce auquel elle se souvient de son enfance. Sa vitalité mentale et spirituelle est restaurée avec sa mémoire.

### **Conclusion**

Madeleine Ferron nous a donné de nombreux exemples d'expériences émotionnelles et spirituelles découlant d'un rapport personnel avec la nature. L'appréciation des dons que procure le moment arrive lorsqu'on observe attentivement les phénomènes naturels. L'influence bénéfique de la nature sur les émotions, l'âme et l'esprit est transformatrice. Pour les personnages de ces nouvelles, quelques-unes des résonances sont : la tranquillité, la transcendance, la consolation, le contentement, l'harmonie, le bonheur, la grâce, l'espoir, la plénitude, l'émerveillement, la reconnaissance, l'enthousiasme, la joie et l'extase. Le genre de la nouvelle met en relief de tels moments avec leurs résonances, qui constituent un des motifs clés des histoires. À travers leurs expériences dans la nature, les personnages découvrent leurs propres ressources spirituelles innées. Celles-ci créent des transformations bénéfiques chez ces mêmes personnages avec des résonances à la fois émotionnelles et spirituelles. Les descriptions animées et poétiques invitent les lecteurs à partager ces moments mémorables.

## Bibliographie

- BÉLANGER, Danielle-Claude. 2002. « Les modalités de réécriture chez Madeleine Ferron ». Mémoire de maîtrise. Montréal, Université McGill. Récupéré le 12 mars 2007 de [http://digitool.library.mcgill.ca/R/?func=dbin-jump-full&object\\_id=29494&local\\_base=GEN01-MCG02](http://digitool.library.mcgill.ca/R/?func=dbin-jump-full&object_id=29494&local_base=GEN01-MCG02).
- BOIVIN, Aurélien. 1988. « Introduction. Chronologie ». Dans *Cœur de sucre* [1966]. Nouvelle éd. revue et corrigée. Madeleine Ferron, p. 5–11. Montréal : Bibliothèque québécoise.
- FERLAND, Guy. 1989. « Madeleine Ferron : une femme fidèle ». *Le Devoir*, 9 décembre.
- FERRON, Madeleine. 1981. *Histoires édifiantes*. Montréal : Les Éditions La Presse.
- . 1987. *Un singulier amour*. Montréal : Boréal.
- . 1988 [1966]. *Cœur de sucre*. Montréal : Bibliothèque québécoise.
- . 1989. *Le grand théâtre*. Montréal : Boréal.
- . 1994 [1977]. *Le chemin des dames*. Montréal : Bibliothèque québécoise.
- . 1995. « Le drame de l'îlot Saint-Patrick ». Dans *Québec. Des écrivains dans la ville*, sous la dir. de Gilles Pellerin, p. 77–78. Québec : L'instant même.
- JOUBERT, Lucie. 2001. « Madeleine Ferron. La mort taboue : une motivation à l'ironie ». *Arcade*, no 51, p. 65–71.
- NATURE QUÉBEC. 2002. « Communiqué de presse. L'Avenir de nos rivières est entre nos mains », Montréal, 14 juin. Récupéré le 15 mars 2004 de [http://www.naturequebec.org/fichiers/Energie\\_climat/CO02-06-14\\_signature\\_d\\_eclaration\\_opposition.html](http://www.naturequebec.org/fichiers/Energie_climat/CO02-06-14_signature_d_eclaration_opposition.html).
- OLSCAMP, Marcel. 1997. *Le fils du notaire : Jacques Ferron 1921–1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain*. Québec : Fides.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. 1998 [1780]. *Les rêveries du promeneur solitaire*. Paris : Classiques Garnier.
- ROYER, Jean. 1998. « Madeleine Ferron ». Dans *Écrivains contemporains. Entretiens 3 : 1980–1983*, p. 112–116. Montréal : L'Hexagone.
- TANGUAY, Daniel. 2001. « Du Moyen Âge au nouvel âge : trans-spirituel express ». Dans *Autrement*, collection Monde : « Espace et sentiment » : Hors-série, no 124, p. 108–121.

Rebecca L. RAMSAY

---

**Abstract :** In several of the short stories of Quebec author Madeleine Ferron, the characters discover inner spiritual resources through a personal connection with nature. These create beneficial transformations with both emotional and spiritual resonances. Animated and poetic descriptions invite the reader to share these transformative moments.

**Keywords :** nature, spirituality, Quebec, Madeleine Ferron

---